



Nº. 23.



JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

4 JUIN 1820.

DES FEMMES.

La première et la plus importante qualité dans une femme, c'est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice.

L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font qu'accroître leurs chagrins et les torts de leurs époux : ceux-ci sentent que ce n'est point avec de telles armes qu'on doit les vaincre : » le ciel, disent-ils, ne fit point nos compagnes insinuantes et persuasives, pour qu'elles deviennent acariâtres, il ne les fit point foibles pour qu'elles soient impérieuses, il ne leur donna pas une voix si douce pour dire des injures, il ne leur fit pas des traits si délicats pour les défigurer par la colère. »

Quand une femme se fâche, elle s'oublie :

*

elle peut souvent avoir raison de se plaindre, elle a toujours tort de gronder; chacun doit garder le ton de son sexe. Un mari trop doux peut rendre une femme altière; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène tôt ou tard, et finit par triompher de ses erreurs.

La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité et sa faiblesse: elle n'a pour défense que son art et sa beauté: n'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre. Or, si la beauté n'est pas générale, si elle périt par mille accidens, disparaît par l'habitude, et passe avec les années, ne trouvons pas mauvais que la femme, usant d'une finesse qu'un de nos premiers moralistes appelle fort ingénieusement *l'esprit de son état*, sache tirer parti du nôtre, et se prévaloir de nos propres avantages.

Cette finesse, quand elle ne sert pas à nous rendre plus justes, nous rend par fois plus expérimentés. Une femme dévoile le faux ami, devine l'intrigant, aperçoit le flatteur avant même qu'il ait parlé: elle nous sert alors de guide, elle devient comme une *pierre de touche* utile dans toutes nos relations.

Les femmes ont la langue flexible: elles parlent plus aisément, plus agréablement, et souvent plutôt et plus souvent que les hommes: qui les entend peut leur en faire un reproche, mais qui les écoute avec attention ne sent plus que le besoin de louer.

L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce

qui plaît : l'un pour parler a besoin de connoissances , et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet les choses utiles , l'autre les choses agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits, et sur le 18^{me} siècle; par Dominique-Joseph Garat. Deux vol. in-8°. A Paris.

Premier article.

« Ecrite dans toute son étendue, dit M. Garat, la vie de M. Suard seroit liée à presque tout ce qui s'est fait, tout ce qui est arrivé de grand et de mémorable dans le dix-huitième siècle... Dès sa jeunesse, M. Suard attacha à son caractère une grande considération ; et jusqu'aux derniers jours de sa longue vie, il a toujours été aimable et considéré... On eût dit que le monde, celui surtout où il y a le plus d'esprit, de grâces et de dignité, ne pouvoit se passer de lui. »

Les mémoires de M. Garat sont divisés en sept livres. Le premier commence à la naissance de M. Suard, fin de l'année 1732. Fils du secrétaire de l'université de Besançon, M. Suard avoit pu faire d'excellentes études sans sortir de la maison paternelle. Un duel où il avoit servi de témoin, le fit condamner à l'âge de dix-sept ans à une année de prison dans le fort de l'isle Ste-Marguerite, espèce de cachot dans les airs et sur les flots, dit l'auteur des Mémoires.

Des lectures d'autant plus profondes pendant

sa détention , qu'elles étoient moins variées , le portèrent à la condition des gens de lettres. Une personne distinguée , à laquelle il étoit recommandé , lui procura à Paris , dans les bureaux d'un financier , une place de douze cents francs. Si le traitement étoit modique , il y avoit peu de travail. Le jeune Suard mit à profit ses momens de loisir pour se fortifier dans la langue angloise. Bientôt après il fut chargé par un libraire de Paris de traduire les gazettes angloises. « Il gaignoit assez , dit l'auteur des Mémoires , pour vivre indépendant à Paris , dans les meilleures sociétés ; et le parallèle de l'esprit , des usages , du ton des deux premières capitales de l'Europe , se trouvoit tout fait , pour lui , dans ce qu'il traduisoit le matin , et dans ce qu'il voyoit le reste de la journée. »

Quelques années plus tard , le fils d'un libraire de Lille en Flandre , vint s'établir à Paris , et y amena deux soeurs pour gouverner son ménage. La plus jeune étoit la seule jolie ; « elle étoit aussi , dit l'auteur des Mémoires , la seule qui eût beaucoup cultivé son esprit. »

« M. Suard encore jeune , poursuit l'auteur des Mémoires , ne pouvoit pas paroître avec tous ses avantages ; une profonde mélancolie sembloit lui donner plus d'années , et un bras en écharpe déclaroit avant son amour , un violent accès de goutte dont il n'étoit pas très-bien guéri encore. Cependant , à peine ils se furent vus qu'il fut comme décidé au fond de leurs âmes qu'ils s'appartiendroient l'un à l'autre. Cette impression , également forte et douce dans tous les deux , n'é-

toit pas une de ces passions subites qu'on ne voit guère que dans les romans. Le sentiment dont furent pénétrés à la fois M. Suard et M^{lle} Pancoucke , plus modéré et plus profond , tiroit sa modération de sa profondeur même et de la certitude d'y trouver un bonheur que ne pourroient pas épuiser des siècles de vie.»

Vingt ou vingt-cinq ans après la première entrevue, dans des lettres imprimées et non signées, Mme Suard parloit à son mari de la promptitude et de la sûreté des jugemens du coeur, et elle ajoutoit : » Je me rappelle que je devinai presque tout ce que vous valez , la première fois que je vous vis : l'accord de vos accens et de votre langage , de vos manières et de votre physionomie , m'annonça un homme aussi honnête que je le trouvais aimable ; et l'intérêt de vos regards me promit un ami. Il faut que ce soient là des indications justes de l'âme et du caractère, puisque vous m'avez tenu parole en vertu comme en amitié.»

Les témoignages réunis de M. de Buffon , du baron d'Holbach et de Mme Helvétius , persuadèrent à M. Pancoucke que nul homme au monde n'étoit plus propre que M. Suard à rendre sa soeur heureuse.

L'amitié bienfaisante de Mme Geoffrin pour les gens de lettres , qu'elle aimoit comme ses enfans , lui faisoit exercer sur eux une espèce de tutelle. Quand M. Suard lui parla du mariage qu'il alloit faire , et d'un mariage sans dot , elle le vit déjà dans l'indigence, elle refusa même de l'écouter ; mais la première fois que Mme Geoffrin et

Mme Suard , qui ne s'étoient jamais vues , se rencontrèrent dans un salon , elles se parlèrent et furent enchantées l'une de l'autre.

« Quoique les hommes de lettres de quelque distinction , dit l'auteur des Mémoires , fussent tous , à cette époque , sinon attirés , comme M. Suard , au moins appelés dans les plus hautes sociétés de la capitale , il étoit presque sans exemple que leurs femmes le fussent également... Ces cercles brillans aimoient assez M. Suard pour ne pas vouloir le séparer de la compagne qu'il venoit de prendre... Des hôtels les plus magnifiques , du pavillon même de Flore se rendoient des hommes puissans et de grandes dames à la porte d'un homme de lettres et de sa femme. »

Il fut convenu que Mme Suard se renfermeroit dans sa condition et dans son ménage ; que le mari seul se rendroit aux invitations et aux empressemens des hautes sociétés , mais que toutes les soirées , sans en excepter une , depuis l'heure où les spectacles finissoient alors , le mari et la femme resteroient chez eux , seuls ou avec des amis. » Pour bien connoître ces soirées , dit l'auteur des Mémoires , il faut connoître les moyens grands et petits par lesquels le mari et la femme en faisoient les momens les plus heureux de leurs journées. Il n'est que trop ordinaire que les hommes aimables dans le grand monde , ne le soient que là , ou le soient infiniment moins dans une vie domestique ; il leur faut un théâtre , et non pas un ménage ; ils vivent pour les succès , non pour le bonheur ; dès qu'ils ne peuvent pas être applau-

dis, ils ne font rien pour être aimés; ils ont même à se reposer plus d'une fois de plus d'un effort qu'ils ont fait pour plaire, de plus d'une contrainte qu'ils ont imposée à leurs défauts; ils respirent chez eux en mettant leurs défauts à l'aise: quand ils n'ont que de l'humeur, ils font grâce à leurs femmes; ils n'imaginent pas qu'on puisse leur en demander davantage... Tout ce que M. Suard pouvoit avoir de bon, d'aimable, de spirituel et d'intéressant, il l'avoit à un bien plus haut degré dans son intérieur que sur la scène du monde.»

Mme Suard aussi, n'étoit jamais mieux qu'auprès de son mari. » Par leur seule présence mutuelle, dit l'auteur des Mémoires, ils s'aidoient à paroître avec tout leur mérite.»

Les connoissances intimes de M. Suard étoient l'abbé Arnaud et l'avocat Gerbier. Le premier prix de prose remporté dans une académie de province, pour un éloge de Montesquieu, le mit en relation avec l'auteur de *l'Esprit des Loix*; il trouva auprès de Montesquieu, Helvétius et l'abbé Raynal. Ce dernier le présenta à Fontenelle; plus tard, il connut Buffon, d'Alembert, Diderot, le baron d'Holbach et Condorcet.

A mesure que Roberson faisoit imprimer en Angleterre, son *Histoire de Charles Quint*, il envoyoit les épreuves à M. Suard; l'ouvrage et la traduction parurent en même tems. La vente de ce livre et celle de *l'Exposé succinct de la Querelle entre Hume et Rousseau* répandirent de l'aisance dans la vie de M. et de Mme Suard. Il s'é-

tablit des soirées régulières entre trois et quatre maisons où l'on s'occupoit également des lettres et du monde. Les mêmes sociétés, dans la belle saison, se rendoient régulièrement au Moulin-Joli, chez M. Watelet, à Saint-Onen chez M. et Mme Necker, à Aubonne chez M. de St-Lambert. Les déjeûners de M. l'abbé Morellet s'établirent plus tard.

Jamais tant d'étrangers illustres n'avoient visité la France : la plupart se mêloient à ces réunions. » Tous, dit l'auteur des Mémoires, sembloient se donner rendez-vous au cabinet de M. Suard et au salon de sa femme. »

Le premier de ces grands personnages fut le baron de Gleekem, ambassadeur de Danemark. Votre Roi, dit une femme à M. de Gleekem, est une tête. — *Couronnée, Madame*, répondit le baron. Un autre mot de lui est plus souvent cité sans que tout le monde sache qu'il est aussi de lui. On s'extasioit à ses côtés sur l'admirable exécution d'une sonate peu expressive, et en le voyant froid quelqu'un s'écria : *Ah ! si vous saviez combien cela est difficile ! — Ah ! je voudrois bien que cela fût impossible*, dit Gleekem.

L'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, avoit un autre genre d'esprit. Ce qui dominoit dans le sien, c'étoit l'imagination. Ses accens, dit l'auteur des Mémoires, étoient sublimes quand il parloit de la Suède, de ses nuits qui sont presque des jours ; de son ciel, qu'un soleil resplendissant rend magnifique alors même qu'il ne peut le rendre doux ; de ses lacs nombreux, traversés

aussi rapidement par les patins et par les traîneaux que par les voiles ; de sa végétation diligente qui commence et achève en trois mois les créations pour lesquelles il faut ailleurs à la nature des années ; des races antiques et toujours pures de sa population primitive , qui , entre le pôle et d'immenses étangs glacés , dérobent toutes les vertus et toutes les félicités de l'âge d'or aux souffles contagieux des vices et des malheurs des nations,.... »

P A R I S.

Nous nous empressons d'annoncer aux couturières et aux lingères , un petit canezou extrêmement élégant (*), et tout en nous félicitant de l'heureux hasard qui nous l'a fait rencontrer, nous prévenons que s'il ne semble point parfait à quelques-unes de nos abonnées , c'est que nous l'aurons mal décrit.

Il est en perkale , garni de mousseline à très-petites broderies. Sur le devant, il offre un petit busc , une pointe garnie en mousseline , comme toutes celles qui l'accompagnent. Deux pointes de chaque côté forment les jokeys ; les paremens offrent aussi deux pointes. Une petite pélerine , heureusement découpée , est fixée de manière à ce que les quatre pointes qu'elle présente correspondent à celles que nous venons d'indiquer : de ces quatre , l'une , par devant , répète celle du busc ; deux , tombant sur les épaules ,

(*) Voyez la gravure de ce N^o. fig. 1.

répètent celles des jokeys, et la quatrième fait fichu par derrière. Le bas du corsage est simplement une ceinture.

La première indication est de joindre ce canezou à une robe de percale garnie pareillement en mousseline ; mais il pourroit être également exécuté en étoffe de soie et se prêteroit à une foule d'autres combinaisons.

On s'occupe sérieusement des nouveaux habits pour monter à cheval.

Les collets en fichu sont arrivés à cette époque qui précède la décadence.

Les mouches ombrées des gilets à la mode grossissent à vue d'œil : elles sont en ce moment du diamètre d'une pièce de cinq francs et de même dimension que les épingles camées qui attachent les cravattes de nos petits maîtres.

Le chapeau, à bords plats, devenu si commun, n'est plus bien porté, si ce n'est par quelques anglois qui l'ont conservé dans toute sa pureté.

Les jeunes gens ont maintenant de petites glaces rondes avec un manche de nacre pour se nettoyer les dents, se friser les cheveux, se noircir les sourcils ; ils ont des miroirs garnis de baguettes d'or moulu, pour se faire la barbe et pour mettre leur cravatte. Ils passent des heures entières à se regarder et à se pomponner le matin ; et cela donne l'envie de leur dire comme faisoit

Socrate aux Athéniens, qui n'étoient ni moins coquets ni moins frivoles :

» Si vous êtes laids de visage, corrigez votre laideur par la vertu ; si vous êtes beaux, au contraire, ne souillez pas cette beauté par le vice. »

La glace d'un immense volume, dont nous avons parlé (*Voy. le précédent N^o.*), étoit destinée pour une cour du Nord.

Ces jours derniers, plusieurs personnes de distinction sont allées chez MM. Mathias frères, rue des Fossés-Montmartre, N^o. 6, voir des meubles qui ont la même destination.

Nous en avons remarqué quatre : un tout blanc, avec des applications en bronze doré ; un autre ponceau, fond satin, broché en velours pareil ; le troisième bleu et argent ; et le quatrième, fond de satin jaune, broché en velours cramoisi, monture en acajou, avec des applications de bronze doré.

Comme nous n'avons vu ni lits, ni secrétaires, nous présumons que ces meubles doivent orner des pièces de grande réception. Les étoffes ont été exécutées à Lyon sur des dessins envoyés de Paris. Les draperies pour toutes les pièces, sont de damas et de satin, avec des franges analogues.

Il y a des cheminées en marbre, avec des applications de bronze doré, des consoles toutes dorées, et beaucoup de candelabres, de lustres et de pendules.

Comme tous les dessins ont été faits exprès, l'ensemble est parfait.

Lundi 22 mai a eu lieu à Nanterre la cérémonie du couronnement de la Rosière du lieu.

Le manuscrit de la Pucelle, qui contenoit des corrections inédites, de la main de Voltaire, sur les onze premiers chants (le poëme n'en avoit que quatorze dans ce manuscrit), a été acheté 1005 fr. par un anonyme.

On commence déjà à Londres à faire des spéculations sur la curiosité de ceux qui désireront être spectateurs de la cérémonie du couronnement, du moins pour ce qui se passera au-dehors. Il a été loué dans la grande rue de Georges, aboutissant à Westminster, deux maisons au prix énorme de 2000 livres sterl. chacune pour cette époque d'un jour.

Le célèbre marcheur Crisp se propose de partir bientôt pour Dublin; il entreprend cette excursion pour la somme de 200 guinées, ses frais payés. Il y a un pari de 1000 guinées établi entre quelques personnes.

OUVERTURE D'UN BAL CHAMPÊTRE.

Les soirées finissent ordinairement dans la capitale vers les fêtes de Pâques, mais les bals

champêtres ne commencent pas si tôt; il faut attendre que les jours augmentent, que les toilettes d'été se préparent. Ce n'est guères qu'à la mi-mai que les Parisiens franchissent leurs barrières et se répandent dans les villages des environs. Un de ceux qui attirèrent la plus grande affluence, est sans contredit celui de S.... Ce bal, renommé parmi tous ceux du même genre, a l'avantage d'être établi dans un local délicieux et de réunir une société choisie. Comme je savais que le premier de ces bals étoit une espèce de solennité pour le pays et les villages circonvoisins, je résolus de m'y rendre. La route de Paris étoit couverte d'une foule d'équipages, de jeunes gens à cheval et de piétons, qui marchaient avec un égal empressement vers le même but, le plaisir. Les dames en calèche, en passant à côté d'un élégant coupé, sembloient dire par leurs regards à celles qui étoient enfermées: nous ne nous voyons pas, nous ne pouvons savoir si vous êtes mieux mises, mieux coëffées que nous; mais ce soir nous nous retrouverons dans le parc, et l'on jugera qui mérite la palme. D'un autre côté, des lycéens, des élèves en droit, doués de toute la vigueur de la jeunesse et comptant pour rien la chaleur, avoient l'air de défier, par la légèreté de leur marche, les cavaliers avec qui ils faisoient route. Mes amis et moi, nous risquions aussi nos réflexions. Grâce au bal de S., disions-nous, ces jolies femmes qui nous sont maintenant totalement étrangères, nous adresseront bientôt des paroles polies; elles laisseront tomber sur nous des regards de bien-

veillance ; peut-être même, après avoir dansé avec nous pendant toute la soirée, accueilleront-elles de notre part ces hommages que l'on appelle insignifiants et qui, souvent, décident du destin de la vie. Après un dîner plus solide que délicat, nous nous rendîmes au bal, établi dans le parc sous une vaste tente. Toutes les danseuses villageoises y étoient rangées sur deux files, attendant qu'on vint les inviter ; mais les dames en chapeaux, ce qu'on appelle *les bourgeois*, eurent seules les honneurs de la soirée ; ne croyez point, me dit un habitant du lieu, qui paroïssoit animé d'un véritable amour pour ses compatriotes, que nos danseuses soient toujours aussi délaissées ; leur gentillesse et leur coquetterie sont passées en proverbe ; tous les jeunes gens des environs aiment à les faire danser, et il vient même de beaux Messieurs de Paris qui les préfèrent aux *Dames* ; mais aujourd'hui, il semble qu'il y ait un sort sur les plus jolies filles : *Rose d'Amour* a mal à l'oeil ; *Flore* souffre des dents, et *Belle de Nuit* a une entorse !

LA MÉDECINE ET LA VACCINE.

Que les Grecs étoient un peuple aimable ! Ils personnifioient et animoient tout, les découvertes étoient pour eux des prodiges, leurs héros se plaçoient au rang des dieux, et les femmes, en cent lieux divers, avoient des autels et des temples. Voici comme ils racontaient l'histoire d'Esculape : » Un bérger qui avoit perdu son chien et

une de ses chèvres, les trouva sur une montagne voisine, auprès d'un enfant resplendissant de lumière, allaité par la chèvre et gardé par le chien; c'étoit Esculape, fils d'Apollon et de Coronis. Ses jours furent consacrés au soulagement des malheureux. Les blessures et les maladies les plus dangereuses cédoient à ses opérations, à ses remèdes, aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employoit. »

Qui ne reconnoît dans cet enfant, l'art lui-même, l'art de la médecine que le hasard fait découvrir par un chevrier, et qui bientôt va éclairer l'univers et répandre ses consolations parmi les mortels?

Les chèvres jouent un grand rôle dans l'antiquité, une chèvre allaite Esculape, une chèvre nourrit Jupiter... Ce fut une chèvre aussi qui nourrit ma jeune soeur, et une chèvre encore dont le lait a rendu récemment la santé et la vie à l'une de nos plus jolies Parisiennes.

Cependant les vaches semblent, dans nos tems modernes, appelées à jouer un plus grand rôle que les chèvres.

Les vaches, dit Colin-d'Harleville, *sont nos nourrices*. Tout le monde connoît l'histoire de la vache de Fénelon, la peinture et la poésie se sont emparées de ce sujet, qui leur a prêté plus de charmes qu'il n'en a reçu: il y a des traits si touchans, qu'ils perdent à être racontés avec trop d'éclat, et des vertus si pures et si modestes, que c'est montrer peu de sens et de goût que d'en parler trop et sans mesure.

C'est d'une vache que nous est venu ce préservatif précieux, qui sauve nos enfans de mille périls, et qui nous assure des générations de nymphes toutes plus belles les unes que les autres. Si leur teint est toujours uni désormais, il faut en même tems que leur coeur soit bon et simple. Car quel seroit notre malheur si tant de charmes, conservés par un art divin, ne devoient servir qu'à des coquetteries et des perfidies ! Oh ! non, cela n'est pas possible ; la vaccine est un double bienfait, et s'il n'y a plus à craindre avec elle de trouver des visages difformes et hideux, il n'y a plus de même à redouter de rencontrer des âmes fausses et dissimulées.

Si nous avions un peu d'imagination, nous ferions de cette découverte l'objet du tableau le plus gracieux. Auprès de la nouvelle Io, dont les formes seroient élevées jusqu'à l'idéal, on verroit une jeune fille, une vierge, resplendissante de fraîcheur et de beauté ; l'heureux Jenner ou plutôt un génie à sa place, s'approche d'elle en frappant les airs de sa voix mélodieuse, et le mystère de leur union sacrée est dérobé par un nuage aux yeux des profanes !.....

LA GALETTE.

M^{mes} S...., qui se proposent, avant la fin de mai, de retourner aux champs où elles ont coutume de passer la belle saison, parloient souvent des excellentes galettes qu'elles faisoient en province. Pour rendre leur société juge de la qualité

ité du mets : il fut résolu qu'à la première soirée de boston, ces dames mettroient la main à la pâte, et au lieu de brioche, nous feroient servir une galette.

Dès lors, la pâtisserie devint un sujet intarissable ; on ne parla plus que de fine fleur, oeufs frais, beurre frais.

Enfin le bienheureux jour arriva. Ces dames s'adjoignirent pour l'exécution de leur chef-d'oeuvre, trois demoiselles charmantes, ayant les plus belles mains du monde. On mit à cela tout le mystère d'un sacrifice à Cérès. La cuisinière n'entra point dans la salle à manger, où le mets précieux devoit être apprêté ; car on vouloit en avoir toute la gloire.

C'étoit vraiment un spectacle curieux que celui que présentoient cinq dames charmantes, les bras nus jusqu'au dessus du coude, et faisant tour-à-tour preuve de zèle et d'adresse. L'une rouloït la pâte dans un sens, l'autre dans le sens contraire. Celle-ci craignoit que la galette ne fût trop feuilletée, celle-là qu'elle ne devint mate ; il s'élevoit des craintes non moins fondées sur la quantité de sel, sur le degré de cuisson : que sais-je ?

Le coeur des trois jeunes demoiselles battoit de crainte que la chère galette ne fût manquée. Peut-être auroit-on dû consulter le *Cuisinier François*, disoit la plus jeune ; il n'est pas prudent de se hasarder ainsi, et il est toujours bon de prendre des conseils.

Mais il n'étoit plus tems ; les oeufs étoient cassés ;

* *

et déjà l'on ne songeoit plus qu'à dorer la surface arrondie de l'appétissant gâteau.

Enfin , on l'emporta pour le mettre au four ; tous les yeux l'accompagnèrent le plus loin qu'il fut possible. On regrettoit de ne pouvoir suivre ses destinées. Le four aura peut-être été trop chauffé ; la galette sera mal placée ! on se met au boston en attendant que le cher gâteau revienne.

Les pendules sonnent dix heures ; la galette est apportée comme en triomphe ; sa dorure est du plus bel éclat, son parfum exquis ; on la mange des yeux ; les parts sont faites également, et chacun prend le morceau triangulaire qui lui est présenté.

Pour dire vrai , je déclare que rien ne se peut imaginer de plus coriace et de plus acre. Personne n'alloit vite en besogne ; vous eussiez dit qu'on savouroit la galette avec délices ; il étoit déjà question de vers à sa louange.

Cependant quelqu'un demande de l'eau sucrée ; inutile remède ; la soif , le mal d'estomac se manifestoient de toutes parts ; il fallut faire du thé. Mais voyez jusqu'où va la galanterie françoise ! personne n'osa dire à ces dames que leur galette étoit tant soit peu lourde et trop salée. Je crois même qu'en partant, je m'écriai comme beaucoup d'autres : la bonne chose qu'une galette !

LE BORD DU PRÉCIPICE.

Il n'est point de mystérieux bocages où ne pénétre tôt ou tard un des rayons du soleil : le plus

paisible ruisseau voit quelquefois dans la prairie se troubler son onde limpide; et l'armure du plus brave ne le met pas toujours à l'abri d'un coup de lance: ainsi la jeune femme pure et timide n'est pas exempte de ces effets sympathiques, de ces impressions subites, inattendues, par lesquelles on diroit que l'hymen veut éprouver la vertu. Mais s'il est de nouvelles épouses qui ne résistent pas à l'épreuve de la séduction, par inconstance ou par étourderie, il en est qui savent empêcher le trait de pénétrer trop avant dans leur âme, et qui parviennent à l'en arracher, sans qu'on puisse jamais en apercevoir la cicatrice.

Mélina Lusancour étoit mariée depuis plusieurs années au jeune Saint-Vallery, qu'une fortune honnête rendoit libre, sans aucune profession, exempt de tout devoir à remplir. Son éducation constante et son occupation chérie se bornoient à suivre tous les caprices de la mode, à donner le ton aux jeunes gens de la capitale, par sa toilette très-recherchée et par des manières pleines de grâce et d'aisance. Saint-Vallery, d'une figure charmante, mais efféminée, d'une taille élégante et d'un esprit suffisant pour un inutile, étoit d'une présomption remarquable, et s'arrogeoit, par quelques demi-talens, le droit de prononcer dans les lettres, dans les arts. Excellent écuyer, beau tireur d'armes, grand joueur de paume et bon chasseur, il tenoit le premier rang parmi les habitués du café Tortoni, du balcon des Bouffes, du bois de Boulogne et du boulevard de Gand. Personne ne savoit mieux que lui dire de jolis

riens , et broder l'anecdote du jour. Il étoit si convaincu que tout ce qu'il disoit étoit délicieux , qu'il parloit haut et de façon que tout le monde pût entendre ses bons mots , ses arrêts , et les répéter dans les salons où toujours il se présentoit comme le chef et le régulateur du genre par excellence.

C'étoit par tous ces dehors qui peuvent éblouir un instant qu'il avoit charmé la jeune Lusancour , belle , douce et modeste , offrant un sûr présage du bonheur à l'époux qui sauroit apprécier ses rares qualités , l'aimer pour elle-même , et donner à son âme délicate et zensible , l'aliment dont elle avoit besoin. Saint-Vallery avoit pendant quelque tems comblé l'espoir de Mélina. Il étoit si flatté de présenter dans le monde une jeune et jolie femme dont il se disoit adoré ! les hommages dont elle étoit sans cesse l'objet , chatouilloient tant son amour-propre et légitimoient si bien son choix ! partout il entendoit répéter qu'il étoit impossible de voir un couple mieux assorti : « Il n'étoit , disoit-on , qu'une Mélina pour Saint-Vallery , qu'un Saint-Vallery pour la charmante Mélina. »

Mais celle-ci , d'un tact fin et d'un esprit observateur , ne tarda pas à s'apercevoir que son mari , sous une écorce brillante , cachoit une tête vide , une âme froide , et qu'il ne possédoit rien de ce qui constitue l'homme intéressant et caractérisé. Elle ne vit en lui qu'un des ces aimables du jour qui vont de cercle en cercle répétant tout ce qu'ils voient , tout ce qu'ils entendent , mais qui n'ont pas une seule idée , agissent sans but

comme sans dessein ; dont le parlage insipide vient se jeter inconsidérément au milieu d'une conversation sérieuse ; et qui par une imperturbable suffisance, s'imaginent que tout ce qu'ils disent est un oracle.

Saint-Vallery néanmoins avoit pour sa femme un attachement sincère et constant. Il l'aimoit autant qu'il étoit susceptible d'aimer ; et comme il ne croyoit pas que Mélina pût rencontrer dans le monde un homme plus agréable et mieux tourné que lui, jamais il ne s'inquiétoit de tous les hommages dont elle étoit entourée. Il les regardoit au contraire comme un triomphe pour lui, comme un juste tribut qu'on payoit à son mérite personnel ; et lorsque Mélina se trouvoit comblée d'éloges qui pouvoient égarer son coeur, exciter sa vanité, son heureux époux s'avançoit, et d'un seul regard s'imaginoit dissiper le nuage d'encens dont la jeune femme étoit enivrée, et lui faire retrouver au milieu de ses adorateurs, le seul objet de son amour et de son admiration.

Ce fut par cette ridicule présomption que Saint-Vallery détruisit l'illusion de sa jeune épouse. Rien ne blesse plus l'amour-propre d'une femme, que cet excès de sécurité, qui semble lui donner le défi de l'inconstance. Le moyen le plus sûr de la fixer, de s'assurer de son coeur, c'est d'éprouver ou de feindre un secret tourment, une tendre inquiétude qui lui prouve le pouvoir qu'elle a de séduire, et la rend fière de sa fidélité.

Ce qui surtout fit apercevoir à Mélina que sa chaîne devenoit triste, pesante, c'étoit le désœu-

vrement, l'inutilité constante de son époux. Sans
 cesse occupé de sa toilette et de celle de sa fem-
 me, il ne quittoit jamais leur appartement avant
 le déjeuner. Son bonheur étoit de présider à
 l'arrangement des cheveux de Mélina, au choix
 des odeurs dont ils étoient parfumés : son occu-
 pation la plus importante étoit de réunir autour
 d'elle tout ce que la mode inventoit de plus gra-
 cieux et de plus élégant. Il vouloit qu'elle fit au-
 torité parmi les jeunes femmes, comme il le fai-
 soit parmi les jeunes gens. Insensiblement elle
 devint une espèce de mannequin sur lequel il es-
 sayoit sans cesse tout ce qui pouvoit donner plus
 d'éclat à ses charmes, et lui faire éclipser les
 beautés qui voudroient la rivaliser. Ces soins mi-
 nutieux, ces goûts efféminés avoient amusé Mélina
 pendant les premiers mois de son mariage ; mais
 bientôt ils lui parurent insipides, insupportables.
 Il lui falloit acheter, par un ennui mortel, le
 plaisir de briller quelques instans. Elle s'aperçut
 que toutes ces jouissances éphémères ne sont que
 les colifichets d'une félicité factice : elle éprouva
 dans tout son être un vide affreux, et sentit que
 notre existence est dans notre âme. » C'est singu-
 lier, » se disoit-elle un jour, » j'ai cru trouver
 dans mon mari tout ce qui peut embellir la vie :
 convenances d'âge et de fortune, douce confiance,
 égards empressés ; et pourtant il manque quelque
 chose à mon cœur. Ce bonheur véritable que je
 croyois posséder, me produit l'effet d'une monta-
 gne lointaine, escarpée : on croit atteindre à son
 sommet, en traversant la plaine, qui nous en sé-

pare ; mais plus on s'approche , plus ce sommet tant désiré s'élève ; et lorsqu'on est tout près , il se perd dans l'espace. »

Ces réflexions conduisirent la jeune femme à découvrir qu'elle n'avoit pas encore aimé. Son mariage avec St-Vallery s'étoit fait par convenance, et sans qu'elle eût eu le tems de connoître celui qu'on lui destinoit. Séduite par sa jolie figure et ses manières distinguées , elle s'imaginait trouver en lui tout ce qui pouvoit plaire et fixer ; mais elle commençoit à s'apercevoir que l'homme élégant ne vaut pas l'homme aimable , et que ce sont les qualités du coeur et de l'esprit qui seules font naître un sentiment durable. Ce qui vint confirmer à Méline cette vérité , ce fut l'impression que produisit sur elle dans une réunion nombreuse le baron de Clarins , secrétaire d'ambassade. Il n'avoit ni les traits délicats, ni le maintien recherché de St-Vallery : c'étoit un homme de 36 ans, dont l'ensemble étoit noble et franc tout à la fois. Une chevelure noire et bien bouclée , ombrageoit ses traits mâles et prononcés. Il n'avoit aucune prétention dans sa tenue , dans son langage ; mais chaque mot qu'il proféroit , alloit droit au coeur , et se trouvoit précédé d'un regard qui lui en frayoit le passage. Il n'adressoit point aux femmes de ces adulations miellenses , de ces lieux communs dont elles sont rassasiées : il savoit choisir d'un coup-d'oeil celles qu'il présu-
moit pouvoir le comprendre , et tout ce qu'il leur disoit , étoit d'un laconisme et d'un charme d'expression qui les attachoient bien plus que tou-

tes ces phrases langoureuses, que tout ce clinquant des Céladons du jour. M. de Clarins, habitué dès sa jeunesse à vivre parmi les grands, avoit acquis cette urbanité, cet esprit des convenances qui séduit et provoque la confiance. Le poste honorable qu'il occupoit annonçoit en lui l'homme de mérite : les services importans qu'il étoit à même de rendre chaque jour, lui formoient un grand cercle d'amis : tout, en un mot, se réunissoit pour faire distinguer le baron de Clarins partout où il se présentoit et lui gagner l'estime de tous ceux qui pouvoient le connoître.

Mélina, quoique surprise de l'étrange impression que faisoit sur elle M. de Clarins, crut d'abord qu'elle seroit éphémère comme celle qu'elle éprouvoit avec les hommes aimables de sa société ; mais, sans qu'elle y songeât, ses yeux cherchoient le baron, lorsqu'elle entroit dans un cercle, et s'arrêtoient sur lui dès qu'elle avoit pu le découvrir. Elle répondoit à tous ceux qui l'abordaient avec ce sourire et cette sécurité d'une âme pure et sans prétention : sitôt que le baron lui adressoit la parole, elle prenoit un ton sérieux et réservé : elle éprouvoit un trouble secret dont elle cherchoit en vain à se défendre. Cependant M. de Clarins ne sembloit aucunement la remarquer encore. Il courtoisoit indistinctement toutes les femmes, sans paroître en préférer aucune. Mélina, que sa candeur et sa prudence rendoient si modeste et si craintive, se trouva d'abord moins exposée aux regards de son vainqueur, et crut pouvoir se soustraire à sa puissance ; mais son

image la poursuivoit sans cesse. Faisoit-elle le récit de la soirée de la veille : le nom de M. de Clarins venoit à chaque instant sur sa bouche ; parloit-on des hommes qui dans les cercles du jour se faisoient le plus remarquer , c'étoit M. de Clarins qu'elle nommoit le premier , qu'elle citoit comme le modèle de la plus noble galanterie. Ordinairement recherchée dans sa parure pour plaire à St-Vallery , Mélina soignoit encore plus sa toilette , chaque fois qu'elle devoit se trouver avec M. de Clarins. Lisait-elle un roman nouveau dont le héros réunissoit tout ce qui peut intéresser et charmer ; aussitôt son imagination lui prêtoit les traits, le maintien, la voix de M. de Clarins. En un mot, elle le voyoit, le retrouvait partout : le jour, la nuit, aux champs comme à Paris, dans le monde ou dans la solitude.... » Heureusement, se disoit-elle alors, il ignore, il ignorera toujours la vive impression qu'il a faite sur mon âme ; heureusement il ne m'a pas distinguée parmi toutes nos jeunes femmes qui composent nos réunions : heureusement il n'est point de ma société particulière et probablement il n'en sera jamais.... » Comme elle conféroit de la sorte avec elle-même, entre St-Vallery qui lui annonce d'un air de triomphe et de joie, qu'il compte lui amener à dîner trois aimables convives avec lesquels il doit faire assaut à la grande paume des Champs-Élysées : » Ce sont, dit-il, les deux frères Courville et le baron de Clarins. » Mélina parvient, non sans peine, à cacher le trouble qui l'agite : partagée entre le plaisir et la crainte, et ne pouvant s'empê-

cher de remarquer cet instinct fatal qui porte la plupart des maris à toujours attirer ceux qu'ils devraient éloigner, elle se dispose à revoir le baron dignement et avec le plus de sécurité possible. Elle fait néanmoins une toilette plus recherchée qu'à l'ordinaire, et donne des ordres pour le dîner le plus délicieux. (*La suite au N^o. prochain.*)

F E M M E S C É L È B R E S .

Marguerite Costa.

Marguerite Costa, née à Rome, au commencement du dix-septième siècle, se fit connoître par des poésies italiennes et françoises, que l'on trouva marquées au coin du bon goût. Elle vint à Paris et présenta pour une fête de Louis XIV un ballet héroïque, mêlé de chants, intitulé: *Défi d'Apollon et de Mars.* Mais on lui préféra le ballet d'*Orphée*, dont l'exécution étoit moins difficile et moins dispendieuse: c'étoit en 1647. Marguerite Costa fit imprimer ses oeuvres poétiques, qu'elle dédia au cardinal Mazarin, et fut enlevée aux muses le 20 mai 1670.

Madame Cottin.

Aujourd'hui, 15 avril 1820 (*), j'irai chercher dans le *champ du repos* (**), la tombe modeste de

(*) Cette notice, écrite il y a déjà 7 semaines, ne peut jamais perdre le mérite de l'à-propos, et pour venir tard, elle n'en intéressera pas moins vivement toutes les dames.

(**) Cimetière du Père-Lachaise.

Mme Cottin morte à pareil jour en 1807. J'y déposerai une couronne dont les fleurs auront moins de fraîcheur que ses écrits, dont le lien sera moins flexible que son talent. L'ami des lettres, l'homme vraiment sensible joindront leur prière à la mienne, et l'ombre tendre et mélancolique à laquelle s'adresseront nos hommages, les recevra avec sa bonté accoutumée.

Sophie Ristaud, devenue si célèbre sous le nom de Mme Cottin, reçut le jour à Tonneins, en 1773, et passa son enfance à Bordeaux : à l'âge de dix-sept ans, elle épousa un riche banquier et fixa son séjour dans la capitale. Après trois ans de l'union la plus heureuse, elle répandit dans la solitude les pleurs que la mort de son mari fit couler. Quoique dotée d'une imagination vive et brillante, elle soutint toutefois avec vertu les épreuves du veuvage, et trouva dans ses travaux littéraires un refuge contre le vide qui l'effrayoit. Le succès de *Claire d'Albe*, son premier ouvrage, l'engagea à poursuivre une carrière qu'elle devoit remplir avec gloire, et *Malvina*. *Amélie de Mansfield*, *Mathilde* et *Elisabeth* vinrent corriger les romanciers, ses contemporains, et faire époque dans le monde littéraire. Nous ne parlerons pas de ces productions aujourd'hui si connues, nous rappellerons seulement que l'auteur consacra à des actes de bienfaisance les sommes qu'elle retira de leur publication : Mme Cottin ne faisoit pas un bon livre qu'elle ne fit en même tems une bonne action.

MODES PARISIENNES.

Les chapeaux couleur de rose sont encore les plus nombreux ; et ce n'est pas sous ce seul rapport que la mode est constante : on assortit toujours les fleurs aux rubans ; et le haut de la passe est, comme à l'ordinaire, l'endroit où les fleurs se posent.

Au lieu de piquer, de distance en distance, des passes bouillonnées, et d'y attacher un noeud de ruban ou une fleur, quelques modistes forment des rouleaux de gaze, qu'elles font passer dans des coulans de satin, et posent ces rouleaux en long, ou en travers.

Les chapeaux de paille d'Italie se portent garnis de deux manières, avec un ruban qui fait le tour de la forme et un noeud dont les pointes viennent aboutir au hord de la passe, ou bien avec une couronne de coquelicots, surmontée d'autant de marabouts qu'il y a de fleurs. Ordinairement le ruban est de couleur paille ; quelquefois c'est un ruban rayé.

Parmi les rubans nouveaux, on distingue le ruban *résille*, et le ruban *sable d'Egypte* ; l'un et l'autre ont de larges raies sur les bords. Malgré sa légèreté, le ruban *résille* n'est point sujet à se friper ; son tissu est formé de soie grenadine retorse : les modistes l'emploient, et l'on en fait des ceintures. Les fonds sont : rose, lilas, bleu-de-ciel, bleu-raimond, paille, citron, ponceau, réséda, caroline, pistache, vert, pensée, gris, amaranthe ; quant aux bandes ou raies larges, l'énumération seroit trop longue.

Les rubans sable d'Egypte peuvent, comme les précédens se marier avec les étoffes de fantaisie, parce que non seulement les bandes, mais les fonds réunissent une grande variété de couleurs. Les sables que les papetiers vendent pour mettre sur l'écriture, peuvent donner l'idée de ces fonds, en supposant qu'ils aient été mélangés.

La garniture de beaucoup de chapeaux de paille blanche, est une énorme touffe de coquelicots. Sur d'autres, c'est un semé d'épis et de marabouts.

Les fichus que l'on nomme sautoirs, se portent souvent en cravate; il y en a beaucoup en gaze *iris*. Sans parler des franges qui tranchent, un fichu-iris réunit quatorze dispositions de couleurs; et dans chaque disposition, il y a quatre ou cinq couleurs; de là le nom d'*iris*.

— Depuis le commencement de la semaine, on voit des redingotes de bouracan gris, à taille haute et collet long; elles sont garnies de boutons pareils.

PARISER MODEN.

Die rosa Hüte sind fortwährend am zahlreichsten; aber nicht allein in dieser Hinsicht ist die Mode beharrlich, indem man immer noch Blumen mit Bändern verpaart und der Oberschirm wie gewöhnlich die Stelle ist, wo die Blumen aufgesteckt werden.

Anstatt die gepufften Schirme hin und wieder zu durchnähen und eine Bandschleife oder eine Blume darauf zu setzen, bilden einige Modistinnen Gazerollen, die sie durch Atlaskoullissen zie-

hen und bringen diese Rollen in die Länge oder Quere an.

Die italienischen Paillehüte trägt man auf zweierlei Art besetzt: mit einem Band, welches die Form umgibt und einer Schleife, deren Enden bis an den Schirmrand gehen; oder mit einem Kranz von Klatschrosen, zu welchem so viele Marbuten als Blumen darin sind, kommen. Gewöhnlich ist das Band paillegelb, zuweilen auch gestreift.

Unter den neuen Bändern zeichnen sich das Resilleband und ein anderes unter der Benennung *sable d'Egypte* aus; beide haben breite Randstreifen. Das Resilleband ist zwar leicht, aber es verkrüppelt sich nicht; es ist ein Gewebe von gezwirnter Granatseide. Es wird von den Modistinnen verwendet und man macht Leibbinden daraus. Der Grund ist rosa, lilla, himmelblau, bleu raimond, paillegelb, citronengelb, ponceau, resedafarb, carolinfarb, pistaciengrün, jelängerjeliieberfarb, grau, amaranth; die Aufzählung der breiten Streifen würde zu weitläufig werden.

Die *sable d'Egypte* Bänder können, wie die vorigen mit Fantasiestoffen verbunden werden, weil nicht allein die Streifen, sondern auch der Grund eine große Anzahl Farben in sich vereinigen. Mehrere Arten Schreibsand, wie ihn die Papierhändler verkaufen, und die untereinander gemischt worden wären, können einen Begriff von diesen Grundfarben geben.

Viele weisse Paillehüte sind mit einem ungeheuren Busch Klatschrosen garnirt. Auf andern

befinden sich hin und wieder zerstreute Aehren und Marbutfedern.

Die sogenannten Umknüpfstüchel werden oft als Halsbinde getragen; es gibt deren eine Menge von Irisgaze. Der Franzen, welche abstechen, nicht zu gedenken, vereinigt ein Iristüchel vierzehn Farbenverbindungen, und in jeder Verbindung zählt man 4 oder 5 Farben, woher der Name Iris kömmt.

— Seit Anfang dieser Woche sieht man Ober- röcke von grauem Berkan (Camelot), mit hoher Taille und langem Kragen; sie sind mit ähnlichen Knöpfen besetzt.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 23.

Fig. 1. — Coëffure à l'enfant. Robe de per- kale, à volans de mousseline et gances. Canezou de mousseline froncée. Ceinture de gaze. Capote de gaze, avec fichu. Gants jaunes. Souliers lilas.

Haarputz à l'Enfant. Perkalkleid mit Mußlin- falben und Schnürchen. Kanezou von gefälteltem Mußlin. Leibbinde von Gaze. Gazecapote mit ei- nem Tüchel. Die Handschuhe sind gelb, die Schuhe lilla.

Fig. 2. — Chapeau à demi-poil et gance large. Habit à collet en schall. Boutons unis. Panta- lon de coutil.

Ein halbgeschorener Hut mit einer breiten Schnur. Kleid mit einem wie ein Schawl gemach- ten Kragen und glatten Knöpfen. Lange Beinklei- der von Zwilch.

P O È S I E.

VERS SUR L'AMITIÉ.

L'amitié, passion du sage,
 Résiste au tems qui nous détruit;
 C'est un abri pendant l'orage,
 C'est un flambeau pendant la nuit.
 Elle attend le coeur qui s'égare;
 Corrigeant, mais avec douceur,
 Sa main bienfaisante répare
 Et les fautes et le malheur.

A C R O S T I C H E.

Ne montrer en tous tems et bizarre et légère;
 Oter l'empire à l'une, à l'autre l'accorder;
 Donner à mille objets une vogue éphémère;
 Est-ce bien mon portrait que je viens de tracer?

L O G O G R I P H E.

Je suis brillant, je vous éclaire;
 Ma tête à bas je ne suis rien.
 Hélas! mes amis, je plains bien.
 Le malheureux, le pauvre hère
 Qui n'a plus que moi pour tout bien.

Le mot de l'Enigme du précédent numéro est:
Société.

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.

1820.

Costumes Parisiens.

(23)



